NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

50 N° 9 1923

Sur l'abus de la mystique

Martial LEKEUX

p. 475 - 489

https://www.nrt.be/it/articoli/sur-l-abus-de-la-mystique-3117

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Sur l'abus de la mystique

NOTE DE LA RÉDACTION. — Avec une parfaite courtoisie le R. P. Lekeux nous a offert de publier ici-même la riposte qu'il avait préparée à l'article « L'abus de la mystique. » Malgré quelques expressions trop vives et qui, par delà les idées pourraient atteindre la personne d'un collaborateur, nous consentons volontiers à publier ces pages. Le P. Charles nous en a lui-même prié. Avec la réponse qu'il leur fait, nos lecteurs jugeront sans doute que la discussion est close. C'est aussi l'avis de la Rédaction.

Le R. P. P. Charles, S. I. a publié, dans le numéro de Mai de la *Nouvelle Revue Théologique*, un article « Sur l'abus de la mystique », à l'effet de nous avertir d'un danger : celui d'une réaction anti-mystique que pourraient provoquer les contrefaçons, aberrations et illusions pieuses des faux dévots.

Cet article, qui contient beaucoup de choses excellentes, laisse néanmoins une impression pénible. L'auteur a négligé une précaution qui était essentielle en une matière si délicate : c'était de faire ce départ qu'il juge lui-même si nécessaire entre la bonne et la mauvaise monnaie. Or rien ne ressemble plus à la vraie monnaie que la fausse ; et à laisser entendre qu'il y en a tant de fausse, on risque de les déprécier toutes les deux. Ces procédés sont dangereux. On « ne critique rien », mais on nasarde tout. Cette ironie continue, qu'on le veuille ou non, jette le discrédit sur la mystique (le lecteur est si prompt à généraliser si on ne lui met d'abord les choses au point), et en fin de compte la malheureuse apparaît, affublée du manteau blanc, opposée à cette religion rude et âpre du devoir qui semble être aux yeux de l'auteur la seule forme acceptable de la piété.

Cette impression dépasse certainement les intentions du P. Charles, mais de fait c'est celle que ces lignes ont produite sur beaucoup d'esprits. Les adversaires de la mystique y ont trouvé leur compte, et d'autre part des âmes sainement, authentiquement mystiques, se sont senties atteintes. J'en ai

fait personnellement la constatation en maintes rencontres durant ces derniers temps. Voici entre autres ce que m'écrit une personne qui n'a rien d'une fausse dévote : « J'ai lu l'article du P. Charles. Il est cruel... Il me semble qu'il y a certains sujets auxquels on doit épargner l'ironie. Il flagelle des erreurs, je le veux, mais elles touchent de si près à Lui ! » Je ne sais si tout le monde saisira la délicatesse de pareil sentiment, mais le fait est que le persiflage du R. P. Charles est blessant pour ceux qui aiment. De grâce, « ne jouons pas avec cette chose très sainte et très haute qu'est la mystique ».

Ce qui est grave, c'est que cette confusion jette le doute dans ces âmes pieuses. Il ne faut pas oublier que le grand nombre sont seulement en route vers la contemplation parfaite, et que souvent, chez elles, le faux se mêle encore au vrai. Il convient de ménager ces âmes de bonne volonté, elles ont tant besoin d'être encouragées, dirigées, éclairées, et c'est à elles surtout que ces généralisations intempestives peuvent être préjudiciables. C'est un peu comme ces vulgarisations de médecine qui décrivent certaines maladies pour faire vendre des drogues : l'imprécision du texte fait que tout lecteur quelque peu tributaire de l'imagination et tant soit peu souffrant se reconnaît les maladies décrites et se découvre des symptômes inquiétants auxquels il n'avait jamais songé. Et voici que les bonnes âmes, mises en peine par le diagnostic collectif du P. Charles viennent à leur directeur avec cette question angoissée : « Est-ce que je ne suis pas, moi aussi, une fausse mystique? Est-ce que tout cela serait de l'illusion? Alors quoi? » ...

L'article peut, à ce point de vue, faire du tort à certaines âmes. C'est ce qui m'a porté à écrire ces lignes, non pas pour l'attaquer, mais pour le compléter, en tentant cette mise au point qui lui manque et qui eût neutralisé l'influence regrettable que je viens de signaler.

Voyons, de quoi s'agit-il? De démêler le vrai du faux. Et

donc, où est le critère qui permettra d'opérer ce triage?

Il n'est pas bien difficile à découvrir. La vie mystique n'est autre que la vie de l'amour — à condition de donner à ce mot son sens plein : une âme mystique est une âme *amoureuse de Dieu*. Quelle que soit d'ailleurs la définition que l'on donne de la contemplation, tout le monde convient avec S. Thomas, que l'amour en est à la fois le principe moteur et le terme (1). Or, autant les idées demeurent confuses sur le côté intellectuel des phénomènes mystiques, autant l'amour est chose connue et aisément discernable; autant la valeur du premier est sujette à caution, autant nous sommes certains que le second est nécessairement chose bonne et agréable à Dieu. Et donc c'est là, dans l'amour de Dieu, que nous devons chercher cette marque très sûre d'authenticité en matière de mystique : tout ce qui procède de l'amour de Dieu ou y conduit est de bonne et saine mystique — tout ce qui vient de l'amour-propre ou nourrit l'amour-propre est de la contrefaçon. Le principe est sûr, et il est général. Appliquez-le — avec un grain de psychologie — à n'importe quelle manifestation de vie intérieure, c'est lui qui vous permettra d'en apprécier la valeur.

Prenons un exemple : soit à distinguer les vraies larmes d'amour d'avec les fausses.

L'âme qui aime Dieu tend de tout son désir à trouver son Bien-Aimé et à s'unir à Lui. Et quand Il vient, quand Il se donne à elle dans un divin baiser, elle est étreinte d'une émotion intense, et elle se trouve tellement submergée par la joie, terrassée par l'amour, que les larmes, spontanément, jaillissent des yeux. Ces larmes n'ont pas été cherchées, seul l'amour, l'union d'amour l'a été. C'est là un phénomène purement passif : l'âme n'a été active que pour trouver Dieu.

Le but du faux mystique est, non pas d'aimer ni de s'unir à Dieu, mais de verser des larmes d'amour : cet accident est

(1) 2^{i} 2^{ae}, q. CLXXX, a. 7, ad 1^{um}.

la fin de son oraison et de tout son effort. Il aime ses larmes, par « sensualité spirituelle », par vanité, par complaisance de soi-même, toutes choses qui se résument dans l'amour-propre.

Pour y arriver, il se bat les flancs, à grand renfort de nerfs et d'imagination, pour exciter en lui des sentiments qui imitent l'amour. Il lui suffit parfois d'un simple regard jeté sur lui-même, sur son avancement dans les voies spirituelles et sur l'admiration que, dans son esprit, ses états doivent provoquer en autrui. Et tout ému par ce travail intensif et ces égoïstes considérations, il déclanche un attendrissement dont lui-même est l'objet et qui est une parodie de l'amour : il pleure, et il en est heureux, et il l'est surtout si ses voisins ont pu s'apercevoir de ses larmes. Dans ce processus, c'est l'amour, l'amour singé, qui est le tremplin de la crise de larmes, il sert de moyen à une fin égoïste. Déviation monstrueuse de l'amour : Dieu est employé comme instrument d'un plaisir d'amour-propre. C'est là le *faux mysticisme*.

On pourrait analyser de même toute autre manifestation de vie mystique. Chaque fois le classement se fera suivant qu'apparaîtra l'un ou l'autre de ces caractères : amour de Dieu ou amour-propre.

Et il se trouve que la plupart des pratiques que le R. P. Charles fustige avec tant de verve peuvent être excellentes si elles sont bien comprises : comme les langues d'Esope, elles sont, selon le cas, la meilleure ou la plus détestable des choses. Le R. Père sera d'accord avec moi pour l'affirmer, et je ne lui reproche pas d'avoir dit le contraire, mais de l'avoir laissé supposer dans son article qui a trop les allures d'un pamphlet. Et je crois qu'il est bon, pour en corriger l'impression, de dire, toujours d'accord avec le R. P. Charles, aux âmes pieuses qu'il a découragées, qu'elles ne sont pas nécessairement des dévotes « à demi délirantes » parce qu'elles écrivent des notes intimes, portent au doigt un anneau et aiment à s'appeler

Marie de Béthanie, et qu'il reste très beau de s'offrir en hosties encore que cela leur laisse une foule de défauts, et qu'il est souvent profitable de chercher dans l'intuition de l'amour la règle de sa conduite, et qu'en tout cela elles sont dans la bonne voie si la tendance qui dirige ces choses est l'amour de Dieu ou le désir de trouver Dieu ou de L'aimer plus fort et plus facilement.

Je ne vois même pas pourquoi ce prédicateur, s'il l'a fait dans les formes voulues, aurait eu tort d'engager en bloc son jeune auditoire à ces pratiques pieuses qui ne sont qu'une des formes de « l'exercice de la présence de Dieu » recommandée, et précisément aux débutants, par de graves auteurs qui ne pèchent certes pas par abus de mystique.

Mais l'illusion, dira-t-on, et les dangers de l'imagination ! Pense-t-on vraiment que ces dangers soient si considérables ? Ne sait-on pas que toute connaissance que nous avons de Dieu est obtenue par l'intermédiaire des facultés naturelles, et que si nous voulons Le voir, L'entendre et Le goûter, c'est notre âme que nous devons interroger, notre esprit et notre imagination ? « Je vous connais, mon Dieu, dit excellemment saint Augustin, non pas dans votre divine essence, mais seulement dans le miroir de cette intelligence que vous m'avez communiquée... non pas comme vous êtes en vous-même, mais comme vous êtes et comme vous opérez en moi par votre grâce (1) ».

Alors, quel mal voit-on à se représenter Dieu, à écouter sa voix, à vivre sous son regard, à « faire comme si » on Le percevait directement ? La puérilité de certains procédés ? Qu'importe, s'ils font du bien et s'ils conviennent à ceux qui les emploient ? La fatigue de l'esprit ? Elle est facile à éviter. Le danger de croire que cela est immédiatement divin ? Rien de plus aisé au directeur que de mettre les choses au point — si lui-même n'est pas aveugle. — Et à cela près d'ailleurs,

(1) *Solil.* c. XXXI.

puisqu'au fond cela *est* divin, et que Dieu *est* là, en vérité, et que c'est l'Esprit saint qui travaille ainsi dans l'âme, qui la dirige, qui lui fait former ces concepts et ces imaginations, aussi longtemps qu'elle est conduite par l'amour et qu'elle agit sous le souffle de cet Esprit d'amour.

Le mode plus ou moins immédiat dont l'âme perçoit Dieu n'est pas le critère de valeur en matière mystique, mais bien la façon dont elle L'aime (à moins de dire que l'âme mystique perçoit Dieu « par l'amour », ce qui est vrai). Et le danger n'est pas dans l'illusion de l'esprit mais dans celle du cœur : c'est que ces âmes tirent vanité des grâces qu'elles reçoivent, qu'elles s'y attachent et les provoquent pour elles-mêmes, au lieu de chercher Dieu; et nous revenons ainsi à notre critère fondamental : amour de Dieu ou amour-propre.

Ce qui complique le problème de la direction spirituelle, c'est que dans les débuts, et parfois même longtemps, ces deux éléments se trouvent combinés en des alliages de taux divers : l'on ne passe pas d'un coup de l'égoïsme à l'amour pur. Telle âme pousse vers Dieu de très purs soupirs d'amour, qui l'instant d'après — ô fragilité de notre être déchu! — se complaira dans la jouissance de sa dévotion; chez telle autre la vanité aura été une des causes mobiles d'une émotion qui ensuite, de par la pente acquise, s'achèvera dans l'amour du Christ; les larmes d'amour, plus au moins pures, sont de qualités diverses; et bien souvent le recueillement spirituel s'entretient à la fois par le désir de trouver Dieu et par le souci de son propre perfectionnement. Il faudrait être bien piètre psychologue pour méconnaître ce dualisme revêche. Que fera alors le directeur prudent? Il se gardera de couper l'arbre à cause des parasites, au lieu d'abattre il émondera. Sagement, il admettra ce pis-aller comme matière première, s'attachera à séparer le bien du mal et à réduire ceci sans atteindre cela.

Ce travail est très délicat — et faut-il dire, que bien

souvent des notes écrites y seront très utiles si elles sont demandées avec la prudence voulue? — cela exige beaucoup de doigté, d'expérience, et de patience aussi, et ce n'est pas un mouvement de mauvaise humeur qui résoudra le problème.

Il ne suffit pas davantage de « confronter les âmes avec le devoir quotidien ». Non, ce n'est point là la meilleure façon de conduire les âmes — et en tout cas pas toutes les âmes — ni le moyen le plus sûr de les contrôler. C'est quelque chose, c'est nécessaire, mais ce n'est pas tout — et ce n'est pas l'essentiel en fait de direction spirituelle. Cette méthode empirique et extérieure est vraiment trop simpliste quand il s'agit de guider une âme, de discerner, d'examiner, de coordonner les fils multiples de ce complexe écheveau. Sans doute, une mystique sans vertus serait plus que suspecte, mais je connais d'autre part des hommes d'une fidélité scrupuleuse à leurs devoirs d'état et qui sont de parfaits égoïstes. Sans doute il faut confronter les âmes avec le devoir, mais sans oublier que l'acte extérieur ne vaut qu'en raison de son principe, et que c'est donc au nom de l'amour qu'il le faut exiger, et en fonction de l'amour qu'il le faut contrôler.

La direction parfaite applique le dogme par la psychologie, vivifie la vie de la foi par celle du sentiment, contrôle les vertus par l'analyse interne. Cela n'est ni protestant ni moderniste, mais seulement raisonnable. Le médecin, devant un « cas », ne se contente pas de voir si l'appétit est bon et les selles régulières : il ausculte, interroge les organes, tâche de découvrir la source intime du mal, et alors seulement se prononce et agit. Ce que doit faire le « médecin spirituel », c'est sonder l'âme dans ses replis profonds, c'est remonter, par toutes ses manifestations extérieures, à la source même de son activité : et c'est de là, de cette position centrale, qu'il pourra, avec sûreté, juger, diriger, canaliser toute cette activité. Discerner l'amour et mettre l'amour à cette source, amener l'âme à aimer Dieu, voilà son rôle : cela fait, tout

sera fait. *Ama et fac quod vis :* pour augmenter le rendement, améliorez le moteur. Et donc la meilleure méthode en matière de spiritualité est de faire tendre les âmes vers la vie intime de l'amour, c'est-à-dire vers la vie mystique.

« Théories capiteuses, enchantement d'un beau rêve, piété au visage de jeune fille recueillie », dira-t-on. Et pourquoi pas? Nous savons bien que l'amour est capiteux et qu'il est un beau rêve, mais nous savons que c'est cette ivresse qui a fait les saints, et que ce rêve très doux — ils nous le diraient bien — est la seule réalité vivante. Et que la piété chrétienne prenne un visage de jeune fille recueillie, je ne vois rien en cela que de très aimable et de très orthodoxe. A côté des tonnerres il y a les cithares, à côté de saint Jérôme il y a sainte Agnès, et il se fait que c'est précisément dans les séductions ineffables de son amour mystique que cette suave épouse du Christ a trouvé l'héroïque énergie du martyre.

Non, ces choses ne s'opposent pas entre elles; mystique et ascétique, dévotion du cœur et dévotion du devoir s'appellent et se complètent. Ce qui fait que la méthode mystique est la plus sûre et la plus profitable, et la seule complète, c'est que la vie mystique suppose d'une part, comme assise nécessaire, le renoncement et la fidélité aux devoirs quotidiens, que d'autre part elle donne à l'âme une merveilleuse facilité pour se mieux oublier et porter les vertus jusqu'à la sainteté, et que seule enfin elle infuse à ces vertus la perfection de l'amour.

Une ascèse sans mystique est une religion tronquée, et plus le devoir est âpre et pénible, plus il a besoin d'être soutenu par une vie intérieure intense.

Si les congrégations enseignantes subissent une crise de recrutement, n'est-ce pas pour une grosse part parce qu'on les a tellement poussées à l'action intensive sans assurer en même temps ce progrès intérieur, et même au détriment de

celui-ci? Qu'elles reprennent leur ferveur, qu'elles comprennent que pour elles aussi « une seule chose est nécessaire », et les âmes pieuses, constatant qu'on y peut mener aussi bien qu'au Carmel une vie d'union à Dieu, leur rendront leurs suffrages.

C'est cela qu'elles demandent à la vie religieuse. C'est là d'ailleurs le secret tourment de toute âme humaine, puisque la destinée de tout homme est de devenir amoureux — et amoureux de Dieu, seul objet véritable de son amour, seul repos de son cœur. Tout homme porte en soi le germe de la vie mystique, et encore que ce germe soit en général bien atrophié et plus encore étouffé, le nombre est bien plus grand que ne le pensent certains, des âmes dans lesquelles il pourrait s'épanouir — si seulement il trouvait le bon jardinier.

Non, le danger n'est pas aujourd'hui dans l'abus de la mystique. Notre époque plus que toute autre a besoin de vie mystique, parce que l'esprit moderne est au fond cruellement altéré de vérité et d'absolu et que les âmes modernes sentent la nostalgie de cette vie-là qui est la seule complète. C'est là l'autre grand facteur qui pousse tant d'âmes vers les ordres contemplatifs, et nous n'avons qu'à nous en féliciter. Il importe d'encourager un mouvement qui se dessine si impérieusement parce qu'il est un signe des temps et qu'il contient les promesses de l'avenir. Que de ce foisonnement de vie mystique procède un développement anormal « du genre autobiographie pieuse », quoi d'étonnant, à une époque surtout où l'on écrit et imprime plus que jamais? Qu'il ne soit guère cultivé que par des femmes, cela n'a rien qui me scandalise quant à moi, quand je compare le nombre d'âmes pieuses que je trouve dans l'un et l'autre sexe : c'est une justice que saint Jérôme rendait déjà aux femmes de son temps(1).

(1) Epist. LXV, *ad Principiam virginem* : 1, 2.

Tâchons plutôt de les imiter sous ce rapport. Que ce foisonnement s'accompagne d'une recrudescence proportionnelle de faux mysticisme, quoi d'étonnant encore une fois? Plus il y a de produits, plus les déchets seront considérables. Il faut s'y résigner, et je ne vois pas que la proportion soit rompue de nos jours ni qu'il faille emboucher la trompette d'alarme.

Le vrai danger le voici : c'est que ceux qui sont chargés de diriger les âmes selon les besoins des temps, ne se trouvent au-dessous de leur tâche, c'est que des prêtres, par l'emprise de « l'hérésie des œuvres », ou par un secret mépris de choses qu'ils ignorent et qu'on a trop souvent décriées, n'entravent ces âmes au lieu de les pousser tout en les corrigeant. Et ce danger existe : trop peu de prêtres sont aptes à la direction des mystiques. Il est profondément triste de voir des communautés de religieuses — et elles ne sont pas rares — traîner de longues années sans parvenir à avoir ce guide tant désiré, ce prêtre éclairé à la fois par l'étude et par l'expérience personnelle; il est inadmissible que des âmes mystiques, dans le monde, qui auraient tant besoin de pareil appui, puissent battre tous les couvents et toutes les cures d'une ville sans découvrir ce pasteur.

C'est ce mal que signalait S. E. le Cardinal Mercier quand, parlant aux aspirants au sacerdoce de la nécessité pour le prêtre de s'adonner à la contemplation, il leur disait :

« La société chrétienne souffre, à l'heure présente, d'une plaie dont les âmes les plus élevées gémissent : il y a, disent-elles, des confesseurs pour nous absoudre de nos fautes, il nous est bien difficile de trouver un directeur qui nous oriente vers Dieu, nous stimule, nous sanctifie.

La chose est-elle bien surprenante? On ne donne pas ce que l'on n'a pas (1) ».

(1) *A mes séminaristes*, p. 135.

Pour l'honneur du sacerdoce chrétien, que les prêtres ne se laissent pas devancer par ceux qu'ils doivent conduire. Qu'ils se rappellent qu'ils ont tous, par état, la vocation de la sainteté, et donc, plus que tout autre, les grâces de cette sainteté, qui ne va pas normalement sans la vie mystique. Soyons des prêtres dans toute l'ampleur du terme, soyons des saints et des guides éclairés, soyons nous-mêmes des mystiques : c'est le meilleur remède aux abus de la fausse mystique.

P. Martial LEKEUX, O. F. M.

MISE AU POINT

Nous aimons tous, en Belgique et ailleurs, le P. Martial Lekeux. Quand il demeure dans son cloître ou quand il en sort, pour affronter — pour provoquer — la tempête, il nous reste toujours très sympathique. C'est entendu.

Dans le cas présent quelques brèves remarques pourront suffire. Je me réserve de traiter le sujet plus à fond dans un travail indépendant.

1. L'article que le P. Lekeux incrimine ne contenait aucune allusion à sa personne ou à ses écrits. Sa *réponse* n'était appelée par rien, sinon par son zèle d'apôtre. Cette noble origine ne l'empêche pas malheureusement d'être un vaste contre-sens. Je n'ai jamais voulu discréditer la mystique ni décourager les âmes délicates. J'ai dit et redit expressément le contraire. J'admire comme tous ceux qui les ont lus les commentaires de Mgr l'évêque de Bruges sur Ruysbroeck, par exemple. Appeler mes critiques du *persiflage*, dire que je *nasarde* tout, que j'*ironise* à jet continu, que je suis *blessant pour ceux qui aiment*, me représenter comme un satirique assez frivole, s'amusant aux dépens des choses saintes et dédaigneux des grâces d'oraison, c'est être plus qu'offensant, c'est être injuste. Qu'on me pardonne de le dire sans ambages et de m'en plaindre en public. Il serait plus

élégant de ne pas laisser voir que de pareilles agressions font saigner, mais ce serait moins vrai.

2. On me reproche de « flageller des erreurs qui tiennent de si près à Lui », c'est-à-dire au Dieu de Vérité. Grief au moins bizarre! Qu'est-ce qu'une erreur qui touche de près au Christ? Et son voisinage rend-elle cette erreur respectable? Les soldats du Calvaire et le soldat qui souffleta le Rédempteur le touchaient aussi de fort près; ils n'en étaient pas plus vertueux. Passons.

3. Au moment où on nous promet un « critère » qui distinguera le vrai du faux dans la mystique, il est assez étrange de nous dire qu'une âme vraiment mystique est une *âme amoureuse de Dieu*. Ces mots, même soulignés, sont bien les plus équivoques qu'on eût pu choisir. On ajoute que les idées sont choses confuses, mais que *l'amour est chose connue et aisément discernable*. Pareille affirmation laisse rêveur, et puisque le P. Lekeux, dans ce passage, cite S. Thomas, au sujet d'un point que personne ne conteste, qu'il nous permette de lui recommander la 1ª 2ae q. 112. a. 5. Il y verra que d'après le saint Docteur la *notitia experimentalis* de l'amour s'obtient *per exhibitionem operis*. Je n'ai rien écrit d'autre.

Dire aux gens qui doutent ou qui sont vraiment dans l'illusion, que le critère *aisé* c'est d'examiner s'ils sont amoureux de Dieu, c'est peut-être demander à un aveugle de corriger un dessin ou de juger une perspective. « Chercher dans l'intuition de l'amour la règle de sa conduite » est excellent, pourvu que l'amour soit sincère et clairvoyant. Or ces deux qualités peuvent parfaitement être disjointes et la droiture des intentions ne préserve pas des maladresses de direction. On n'a rien éclairé quand on nous a renvoyés à « un processus dans lequel l'amour, un amour singé, est le tremplin d'une crise de larmes ». Ni la phrase ni la pensée ne sont ici fort intelligibles.

4. Quel est donc le fou qui a parlé de « couper l'arbre pour l'émonder » ? Qui est ce théoricien utopiste qui a refusé « de se contenter d'un pis-aller » dans les débuts d'une entreprise ? Qui donc a dit que « toutes les dévotes étaient à demi délirantes » ? Qui a dit qu'il suffisait de « confronter les âmes avec le devoir quotidien » sans s'occuper du principe de leur action ? Je ne veux pas faire le délicat, bien qu'il soit assez ahurissant de voir tout à coup M. Purgon déboucher dans la mystique. Ce n'est qu'un manque de goût. Mais je me demande vraiment si le P. Lekeux a lu l'article qu'il caricature de pareille façon. Le procédé est des plus simples. Partout où j'ai parlé d'une condition nécessaire, il laisse entendre que j'ai parlé d'une condition suffisante ; partout où j'ai cru devoir signaler un abus, il riposte qu'il y a, de la même chose, un usage excellent. « Quand on néglige son devoir d'état, la mystique devient suspecte ». J'ai écrit cela, ne me doutant pas qu'une vérité aussi antique pût soulever de l'émotion chez les âmes ni amener des consultantes éperdues chez leur directeur. Le P. Lekeux réplique : il ne suffit pas de s'acquitter d'une façon mécanique de son devoir d'état. Où ai-je dit cette sottise ? Il ajoute moins heureusement qu'il connaît des hommes parfaitement égoïstes et qui accomplissent scrupuleusement leurs devoirs d'état. J'imagine que le P. Lekeux confond devoirs d'état et devoirs professionnels. Un égoïste parfaitement fidèle à tous ses devoirs de famille, à tous ses devoirs sociaux, est une pure contradiction. Or nos devoirs de famille et nos devoirs sociaux sont bien des devoirs d'état, et dans la phrase que mon contradicteur incrimine, je le disais assez clairement.

5. Un mot encore. Ce sera le dernier. Il ne me concerne pas personnellement. Je le dois aux âmes héroïques, que le P. Lekeux, inconsciemment, a calomniées. Il écrit que si les congrégations enseignantes passent par une crise de recrutement, c'est parce que « pour une bonne part » elles ont perdu

leur ferveur... « Qu'elles la reprennent... et les âmes pieuses... leur rendront leurs suffrages ». J'affirme que nos religieuses enseignantes n'ont pas mérité cette cruelle injure. On trouve que mes phrases ont peut-être blessé quelques dévotes, comment ne voit-on pas qu'un verdict aussi hautain, tombant sur nos admirables « enseignantes », est mille fois plus déplacé? Il n'y a pas en Belgique un seul curé pour me démentir. Ils savent bien ce que leur paroisse et ce que le pays et ce que la Sainte Église doivent au dévouement obscur des religieuses qui depuis cinquante ans tiennent l'école au village. Sans doute il y a des défaillances individuelles, chez elles comme chez les pures contemplatives, mais l'ensemble est admirable. *Opus Excelsi.*

Petites Sœurs de la Providence, Filles de la Croix, Ursulines, Annonciades, Sœurs de Notre-Dame, Sœurs de Sainte-Marie, Dames de Saint-André, Religieuses du Sacré-Cœur, vous qui dormez dans nos cimetières avec les centaines d'autres qu'on voudrait nommer ici, vous qui avez consenti à disparaître sans gloire dans le « devoir d'état », et qui pendant toute votre vie avez formé les mères d'aujourd'hui, non il n'est pas vrai que les âmes pieuses vous aient « retiré leurs suffrages ». Ces âmes-là ne seraient pas dignes de baiser vos humbles sandales. Il n'est pas vrai que vous ayez oublié « l'unique nécessaire ». Ceux qui parlent ainsi vous ignorent. Il est étrange que pour rassurer des pénitentes, angoissées, paraît-il, par un article écrit dans une Revue technique de Théologie, on s'avise de jeter le discrédit sur votre robe et l'inquiétude dans vos âmes. Continuez votre tâche. *Securus iudicat orbis terrarum.* Cette tâche s'est accrue dans des proportions formidables. Nous n'aurons pas le triste courage de vous en faire un grief. Vous avez dû ajouter l'ouvroir à la classe et le patronage à l'ouvroir et le dispensaire au patronage, sans parler de la bibliothèque et de la Congrégation et des Mères de famille et de l'orphelinat.

Vous n'avez pas voulu que l'enseignement catholique fût inférieur à l'autre et vous avez rendu plus intense votre préparation intellectuelle. La crise du service domestique a sévi chez vous comme partout; vous n'avez pas cru que ce fût un prétexte pour renvoyer vos enfants, et vous vous êtes chargées de toutes ces besognes autrefois mercenaires. Et parce que vous êtes dix fois trop peu nombreuses, vous voulez travailler dix fois plus, pour suppléer aux dévouements absents. Soyez-en bénies. Tous les dédains du monde ne monteront pas à la hauteur de la moindre de vos vertus, et tous nos remerciements et tous nos éloges sont ridicules. L'admiration profonde est silencieuse.

Continuez votre tâche sans récompense visible; au jour des rétributions vous n'aurez rien à envier à personne. Mystiques ou non, vous aurez fait de tout votre cœur l'œuvre de Dieu dans le prochain et vous aurez accompli le premier commandement en même temps que le second. Vous n'aurez pas eu le temps ni le goût d'écrire votre journal d'âme, mais vous aurez sauvé l'âme de tout un peuple et gardé la foi dans les milliers d'enfants dont vous aurez été la Providence. Vous n'aurez pas lu l'Aéropagite, mais vous aurez soigné les membres souffrants du Christ mystique, et ce n'est pas un mot mal compris et peut-être maladroit sur « l'hérésie des œuvres » qui vous empêchera d'être récompensées, avant nous, bien avant nous, *secundum opera*.

Et les vraies contemplatives ne se plaindront pas de ce qu'on ait vigoureusement rappelé que leur vocation sublime n'avait rien de commun avec les contrefaçons dolentes ou mièvres qui se réclament d'elle. Je n'ai envoyé spontanément mon article à personne, mais je sais des Carmels qui m'ont remercié de l'avoir écrit, et si le P. Lekeux le désire, je tiens à sa disposition un petit portefeuille d'approbations impressionnantes. Oui, sauvons la mystique, et donc délivrons-la de ce qui n'est pas elle. Pierre CHARLES, S. I.